

# Pour un seul moment de bonheur

*Carnets napolitains*



Danièle Weiller Médioni

Éditions Manson

## *Regard amont ...*

Naples, dans le prisme de la mémoire... Une invention ? Un portrait véridique ? Une trahison ? Tout carnet de voyage transfigure ou pêche par omission. Que relate celui-ci ? Un parcours de découverte, succinct mais intense, que j'ai effectué en touriste, hôte de passage habitée par quelques souvenirs et de nombreuses attentes. Considérons-le comme un périple intérieur, mêlant imaginaire et réalité, s'approchant davantage du voyage rêvé que de celui effectué avec Olympe, l'amie qui m'accompagnait. Probablement elle ne s'y retrouverait pas.

Certes, ce sont bien nos promenades dans Spaccanapoli, nos étonnements et nos admirations, nos perplexités et nos joies, concordances et dissonances. C'est bien le bruit de nos pas : une approche concrète de la ville. Textes et illustrations retracent ces cheminements, de dérives en dérives. Ils oscillent entre un regard historique sur Naples, ses trésors, et des thématiques plus singulières. Avant tout, ce livre révèle un état d'âme, une rêverie personnelle dont apparaissent en filigrane les errances. Rêverie qui peut rencontrer incrédulité, incompréhension ou refus. Rêverie persistante pourtant, qui me poursuit et me hante. Comme tout retour à l'essentiel.

Or j'ai découvert que ce que j'avais ressenti à Naples correspond à la perception de nombreux écrivains et historiens de diverses origines. Au-delà des représentations de la Naples heureuse, de la *bella giornata*, de la communion avec la nature, qui guidaient les amateurs du *Grand Tour*, ils expriment des expériences

identiques, avec les mêmes récurrences dans l'évocation des deux faces de la ville : *le due Napoli*. D'un côté une Naples bouillonnante, pleine de vitalité, de gaieté et d'insolence, de l'autre, l'enfermement, la violence explosive et la mort : *la Provincia addormentata*, *L'Harmonia Perduta*, engendrant la blessure : *Ferito a morte*.

Visions partielles, sans doute, de cette ville multiple, mais vision commune, partagée. Distinction entre la Naples qui s'étend sur la mer jusqu'au Pausilippe où « l'air rend le cœur léger » et la Naples des ruelles que « le soleil n'a pas la force de faire renaître de la nuit dans laquelle elles gisent ». Deux Naples qui s'opposent et se complètent, inséparables l'une de l'autre.

Comment répondre à la déchirure entre le rêve et la réalité ? Raffaele La Capria suggère qu'à défaut de pouvoir construire leur histoire, les Napolitains jouent cette Harmonie qu'ils ont perdue avec la décadence de la capitale mais dont ils ne peuvent se passer. La dérision, l'ironie et le fatalisme assurent la survie du peuple napolitain. Et aussi une négation de soi. Écoutons ce que dit Mozillo : « Une tendre folie rompt tous les liens de causalité, répand un doux voile de brume sur le passé et emplit de mirages l'avenir, détruit la notion même de temps et confond hier et demain dans la journée que l'on est en train de vivre. »

Que penser d'une telle concordance de points de vue ? Quelle part de vérité nous font-ils pressentir ? Quelle part de subjectivité ? Les écrivains prêtent-ils à cette ville leurs propres états d'âme ? Les Napolitains s'accordent-ils avec cette image de la *napoletanità* ? Y reconnaissent-ils leurs manières de voir, de sentir et de vivre ?

Et moi ? En quoi suis-je concernée ? Naples m'est étrangère et pourtant j'ai eu l'impression d'y trouver, en miroir, le reflet d'une partie de mon histoire et des liens tissés avec des êtres chers. Ainsi,

pourquoi avoir convié Olympe à faire ici ce voyage de l'amitié ? Naples comme métaphore... Le mystère demeure. Peut-être trouverai-je une clef pour mieux le comprendre.

Je laisse aux images et aux textes emplir leur rôle de dévoilement. Les propos des voyageurs m'accompagnent, ils résonnent à mes oreilles et dialoguent avec moi. J'aimerais élargir le cercle, y introduire Olympe mais elle préfère rester neuve à toute sensation et découvrir sans filtre les saveurs de moment. Je perçois les choses différemment car pour moi les rêves d'une ville, les récits qui l'animent, leurs mots et images, font partie de cette réalité vivante à laquelle nous désirons participer. Ils alimentent nos intuitions et à défaut nos propres rêves. Une histoire, qu'à mon tour, j'invente peut-être.



## *Qu'allais-tu faire à Naples ?*

Pourquoi choisir d'aller à Naples en ces jours de canicule ? me demandent les uns. Quelle curieuse idée ! murmurent les autres. Que répondre ? Lyrique, j'évoque la magnificence de la nature, l'ensoleillement du bel canto. Malicieuse, non sans une pointe d'autodérision, j'en appelle aux mythologies, si vraies lorsqu'elles rapprochent les mondes lointains et comblent nos désirs les plus contradictoires. J'exalte le déchaînement des passions et ces excès dont les Napolitains seraient porteurs. Mais je sais qu'ont joué des raisons différentes, aussi profondes qu'incertaines. Une part obscure de moi-même que j'ai à cœur de découvrir.

Il en est ainsi des voyages. Ne poursuit-on pas toujours une même quête d'un lieu à l'autre ? Naples pourrait-elle n'être qu'un simple mirage ... ?

J'ai éprouvé un sentiment identique, il y a quelques années, en lisant *la Modification* dans le train qui me menait à Rome. Le narrateur, parti à la recherche de " la Pax romana ", croit d'abord la trouver dans le visage de la femme aimée qu'il va rejoindre, puis dans l'imaginaire de deux villes superposées, Paris et Rome, l'une souterraine par rapport à l'autre « avec des trappes de communication ouvertes à ceux-là seuls qui les connaîtraient, laissant place à des raccourcis ou des détours inattendus ». Autant d'illusions qui se dissipent au cours du trajet, lorsqu'il découvre que la centralité de Rome ne réside qu'en lui-même.

De la même façon je cultive aujourd'hui le temps qui précède notre arrivée. Peu importe les longues heures d'attente : je bascule dans un autre monde et glisse volontiers sur la pente des

fantasmes. L'espoir d'un renouveau. Comme toute ville, Naples signifie plus qu'elle-même : « un tas de pierres et un tas de rêves », des lieux d'effervescence, une société en permanente gestation, un univers de possibles. Le monde qui nous habite n'emprunte-t-il pas lui-même l'image de la cité ?

De quels rêves s'agit-il ? Naples est faite de traces, de sédiments. Les héros fantômes ou dieux antiques se pressent autour de nous, mi-présents mi-absents. Je ne fais pas fi de ces figures qui poétisent les espaces et multiplient les résonances du temps. J'aime entendre leur polyphonie et les rassembler dans une même phrase musicale.

Dans cette recherche des racines, pourquoi ne pas choisir comme inspiratrice la *Gradiva* de Jensen : « celle qui resplendit en marchant » ? Je souris en pensant à Norbert Harnold, ce jeune archéologue fasciné par un bas-relief représentant une jeune fille qui s'avance, la plante du pied droit presque à la verticale. En proie à un délire amoureux qui le conduit jusque dans les ruines de Pompéi, il croit la voir apparaître sous la figure d'un spectre, celui d'une jeune Pompéienne ensevelie sous les cendres du Vésuve il y a plus de deux mille ans. Mais celle qu'il prend pour la *Gradiva* n'est autre que Zoé, une amie d'enfance qui accepte de jouer ce rôle pour mieux le rappeler à la réalité.

A mon tour, je caresse l'idée de la voir surgir à l'improviste, bienveillante et espiègle. Comme pour Norbert Harnold, elle pourrait me guider avec grâce et impertinence vers des contrées que j'ignore. Grave et moqueuse, elle saurait ramener à leur juste place le réel contenu dans l'imaginaire, l'imaginaire retenu dans le réel.

Ici, sans doute, s'arrête la comparaison. Car la *Gradiva* dépouille Norbert de sa folie pour le confronter à la femme vivante qui lui

fait face, qu'il aimait sans s'en douter. L'histoire finit bien. Norbert, guéri de ses illusions, découvre en lui des forces de joie. Enfin il ouvre les yeux et se réjouit à la simple vue d'un papillon doré qui voltige autour des colonnes d'un temple ou à celle d'un champ de coquelicots qui ondoie en vagues rouges et scintille au soleil.

Enchantement de ces visions. Grâce de ces moments dont j'ignore encore le sens. Pour l'instant, fermer les yeux et rester en suspens. Me porter au devant de souvenirs aux résonances infinies. Laisser venir à moi d'autres paysages traversés, d'autres villes effleurées et gardant leur mystère.

A Rome, me dirigeant vers la piazza Navona, je notais : Exorciser cette place placée depuis tant d'années sous le signe d'Oedipe. Selon la légende, la fontaine des quatre fleuves serait la résidence mythique du père : « Ce père que tu recherches, dit la Sibylle, afin qu'il t'enseigne l'avenir de ta race ». Oedipe, comme Orphée, a le pouvoir de ranimer les trésors perdus de la mémoire grâce au chant, à la peinture et à l'écriture. Et ce soir là, j'ai découvert la place sous la pluie, déserte, exaltant la volupté dans une fastueuse mise en scène baroque.

Naples éveille en moi de nouvelles images. Non celle de la Sibylle de Cumès, prêtresse d'Apollon, qui ouvre à Enée les portes de l'enfer pour un voyage initiatique qui le conduit auprès de son père Anchise. Ni celle de Partenope, la sirène, éprise d'Ulysse, qui vient mourir en baie de Naples pour n'avoir pas réussi à le retenir par ses chants. Mais des figures féminines moins violentes, maternelles, empreintes de tendresse, qui pourraient aussi être celles de la fille, de la sœur, ou de l'amie.

Que signifient ces rêveries ? Faut-il donner autant d'importance à ces mythologies ? M'influence bien davantage la présence de la

mer, si attirante, si proche. La mer, dit-on, est silence, mais sait parler à ceux qui l'écoutent.

Et puis, bien sûr, Pompéi. Je m'interroge à nouveau : pourquoi faire appel à la Gradiva pour animer ce champ de ruines ? Sans doute parce qu'elle incarne une humanité très ancienne qu'elle éveille aux vibrations de l'heure. M'en ouvrir à Olympe ? Habitée par l'éphémère, peut-être joue-t-elle un rôle analogue en m'invitant à entretenir un rapport plus immédiat au temps.

